

LA MÉDECINE TRADITIONNELLE DES WAYĀPI

(Amérindiens de Guyane)

Pierre GRENAND (1) et Françoise GRENAND (2)

(1) *Ethnologue O.R.S.T.O.M.*

(2) *Ethnolinguiste C.N.R.S.*

à Nicole JOLY

à Franck JOLY, médecin du secteur de l'Oyapock (Guyane) de 1968 à 1975

Les Wayāpi, groupe Tupi-Guarani, vivent au nombre de 415 personnes sur le moyen et le haut Oyapock (Guyane française), région entièrement couverte par la forêt équatoriale, à l'exception de rares inselbergs.

Au cours de plusieurs années de recherches extensives chez les Wayāpi (1971-1978), nous avons souvent été confrontés au problème de la maladie, tant sous son aspect concret et souvent douloureux, que sous celui plus proprement ethnographique. Assez rapidement, nous avons vu se dégager deux voies pour aborder le problème de la médecine : celle du rituel qui recouvrait les pratiques chamanistiques, et celle que nous appellerons la phytothérapie (1).

Pour des raisons psychologiques évidentes (en particulier parce qu'il est délicat de parler de choses dangereuses), il nous fut beaucoup plus aisé d'enquêter sur le second point. Il ne s'agit pas ici de retracer tous les aspects que recouvre l'expression médecine traditionnelle, mais plutôt d'en dégager les traits essentiels qui permettent de la définir chez les Wayāpi.

Conception de la maladie

En dépit de la division, suggérée plus haut, de la médecine en deux domaines sur lesquels nous revien-

drons, il nous est petit à petit apparu que la maladie avait une profonde unité. Lorsque nous approchions un Wayāpi alité, nous étions généralement accueillis par la formule : */a-man̄-ta/*, « je vais mourir », même lorsque le mal était de toute évidence bénin. Le caractère de gravité est lié à toute maladie, parce qu'elle n'est jamais naturelle, mais toujours provoquée. Il suffit pour s'en convaincre de voir une mère, lorsque son enfant fait la moindre chute, souffler et chasser violemment du geste ce qu'elle nomme invariablement : */ayā/*, « esprit », car rien d'autre qu'un esprit ne peut avoir poussé l'enfant pour qu'il tombe.

Le vocabulaire lui-même souligne bien l'importance de la menace qui pèse sur l'homme puisque */e-tekālā/*, « je suis malade », signifie étymologiquement : « je ne suis plus un être humain », insistant par là-même autant sur l'affaiblissement de l'être physique que sur un état qui, si l'on n'y prend pas garde, sera vite irréversible et ne peut avoir qu'une issue, la mort. Pour les Wayāpi, il est clair que cet état relève du surnaturel, puisque la notion de Mal, */kaluwa/*, recouvrant aussi bien les domaines psychologique que physique, est aux mains des esprits désignés par les mots */kaluwakū/* ou, justement, */ayā/*. On peut dire que toute maladie, même bénigne, n'est qu'un symptôme, le vrai mal étant l'intention malveillante qu'un esprit a à l'égard d'un être humain.

(1) La pharmacopée wayāpi actuellement étudiée par H. JACQUEMIN est intégrée à un programme d'études pluridisciplinaire menées au centre O.R.S.T.O.M. de Cayenne. Il nous est impossible, par convention, de citer actuellement la nomenclature scientifique complète des plantes médicinales. Précisons cependant que l'ensemble du corpus, correspondant à un herbier, a été soumis à identification.

Dès lors s'explique bien le comportement curatif aux deux niveaux mentionnés plus haut :

— dans un premier temps, la famille, par l'intermédiaire des plantes médicinales, tentera de dissuader le ou les esprits de s'attarder sur un homme, une femme ou un enfant, pour lui nuire ;

— dans un deuxième temps, la première action ayant échoué, la famille fera appel au *[paye]*, « chamane » qui, par ses techniques spéciales, tentera lui aussi de dissuader les esprits de s'acharner sur le malade. L'issue est claire : ou le chamane réussit sa cure, c'est-à-dire met en fuite les esprits, et le malade guérit ; ou bien il échoue, et le malade meurt, tué par les esprits.

Caractères spécifiques des médecines wayāpi

LE CHAMANISME

Bien que l'on ne fasse appel à lui qu'en deuxième lieu, nous en traiterons en premier, notre intention étant de nous apesantir ici davantage sur la médecine par les plantes.

Dans l'aire géographique dont relève les Wayāpi, une grande unité se dégage sur le plan du chamanisme, bien qu'il existe un clivage notable entre les populations — majoritaires — qui utilisent le hochet, *[malaka]*, comme instrument médiateur associé au tabac, et celles — minoritaires —, qui se contentent de ce dernier (ROTH, 1924; BUTT, 1961-62; CLASTRES, 1974; HUXLEY, 1960; De GOEJE, 1943; HURAUULT, 1968).

Le chamane est un spécialiste très fréquemment marginal, et dont l'efficacité est justement, pour les Wayāpi, proportionnelle à cette associabilité. Il est un intermédiaire entre les hommes et les esprits, puisque par son initiation, il tient son pouvoir d'eux et qu'à chaque séance de magie curative ou non, les esprits parlent par sa bouche. L'importance d'un chamane réside donc dans la quantité et la qualité, autrement dit, la puissance des esprits (*[ayā]*) avec qui il a fait alliance ou mieux, qu'il a domestiqués. L'ambiguïté de sa position apparaît clairement par la diversité de ses interventions : il modifiera les phénomènes naturels que les esprits se sont plus à dérégler et il guérira les hommes qui auront fait appel à lui ; mais il peut aussi bien, grâce à ses propres esprits, dérégler la nature ou tuer des hommes pour assouvir ses propres désirs. Il est donc plus magicien (*[ɔ-y-mɔay]*, « il fait de la magie »), que médecin. Ses techniques reposent essentiellement sur le souffle (*[ɔ-peyu]*, « il souffle ») et la parole ou le chant (*[ɔ-yenga]*, « il chante »).

L'utilisation de plantes par le chamane est pratiquement nulle, à l'exception — importante certes — du tabac, ce dernier ne faisant d'ailleurs pas partie à

proprement parler du monde végétal puisqu'il n'est autre chose, pour les Wayāpi, que les cendres de la grand-mère Alipami, du corps de laquelle sortirent toutes les plantes cultivées.

LA PHYTOTHÉRAPIE

Elle constitue l'intervention première sur les symptômes de la maladie, dont tout le monde sait, chez les Wayāpi, qu'elle marque de manière visible l'attention malveillante qu'un esprit a porté sur un homme.

Si le chamanisme vise essentiellement à connaître le pourquoi et le par qui de cette volonté de nuire, la phytothérapie, elle, va s'efforcer, dans un premier temps, de décourager l'esprit malveillant, de le faire reculer, ce qui peut le conduire à porter son attention ailleurs. Le succès de cette action se marquera par une réduction, voire une disparition des symptômes.

La phytothérapie se distingue radicalement du chamanisme en ce qu'elle fait partie du savoir collectif. Il ne s'agit pas d'un savoir de « curandero » tel qu'il est connu dans les Andes ou au Mexique, mais d'une connaissance pratique que tout Wayāpi adulte possède, certes à des degrés divers. Une certaine démarcation sexuelle existe, dans la mesure où les femmes connaissent souvent mieux que leurs maris les propriétés de chaque plante et où ce sont elles qui les administrent ; cependant, les hommes savent parfaitement reconnaître dans la forêt la plante que les femmes auront demandé de rapporter. De fait, il semble bien y avoir quelques spécialistes, tant hommes que femmes, et parfois même chamanes, mais cela est dû plus à leur esprit curieux qu'à une qualification reconnue et institutionnalisée.

Linguistiquement, la phytothérapie est bien démarquée par rapport au chamanisme puisque de la plante médicinale, *[pɔā]*, étymologiquement, « ce qui redresse », vient le mot *[a-pɔānā]*, « je soigne », c'est-à-dire « j'utilise la plante médicinale », tandis que le chamane « souffle », *[ɔ-peyu]*, c'est-à-dire chasse les esprits, en un mot, « guérit ».

Dès lors, il est facile de comprendre l'attrait que la médecine européenne exerce sur les Wayāpi. Elle vient se superposer au premier niveau, c'est-à-dire à celui des plantes médicinales, qu'elle aura tendance à remplacer, au moins dans certains cas que nous examinerons. Les médicaments européens sont valorisés par leur utilisation facile (la médecine de secteur est, en Guyane, gratuite et bien organisée) et par leur capacité aisément perceptible aux yeux des Wayāpi, à réduire les symptômes. Ce ne sont pourtant pas eux qui peuvent guérir le mal s'il s'enracine, autrement dit, si les esprits s'acharment. Voilà pourquoi le chamanisme garde toute sa force : n'avons-nous pas vu un jeune garçon qui, après avoir été hospitalisé à Cayenne pour une triple

fracture de la jambe, ne fut guérit qu'à son retour au village quand son père, chamane, eut réussi à découper les esprits à précipiter de nouveau son fils du haut de l'échelle de la maison.

Plantes médicinales, pharmacopée et pathologie : essai de systématisation

STATUT ET DÉFINITION DE LA PLANTE MÉDICINALE

Le statut même de la plante, et de la plante médicinale en particulier, explicite clairement la situation de cette dernière en tant que support de la médecine traditionnelle. Ce n'est pas un hasard si la phytothérapie apparaît comme peu marquée face à une médecine magique et dangereuse, le chamanisme. Comme nous l'avons montré dans un précédent travail (P. GREHAND, 1975), le monde végétal, qu'il soit forêt — où évoluent les esprits — ou clairière (le village ou l'abattis) — où évolue l'homme — est en position de neutralité dans la systématisation de l'univers wayāpi.

Cette neutralité entrevue au niveau de la position des constituants de l'univers est récupérée par l'homme en tant qu'élément dynamique puisque certaines plantes, de neutres passent à positives si on les utilise : les plantes médicinales.

Il n'en va pas de même pour le monde animal, qui, s'il est hautement convoité par l'homme (alimentation, parure) est entièrement inclus dans la forêt, c'est-à-dire dans le domaine des esprits, lesquels possèdent pour chaque espèce animale un troupeau de bêtes domestiques qui erre dans la forêt et constitue un danger permanent pour le chasseur qui s'y attaque par mégarde.

Les Wayāpi se trouvent donc face à un double danger :

- l'action purement malveillante des esprits ;
- l'action vengeresse des esprits lorsqu'un chasseur s'attaque à leur troupeau.

Dans ce cas précis, la maladie frappe non le chasseur fautif mais ses enfants, son bien le plus cher et le plus vulnérable. Pour parer à ce danger, la société wayāpi a édicté un certain nombre de prescriptions préventives : les interdits de chasse ou autres, qui, s'ils sont respectés, restreindront les possibilités de colère des esprits. Un interdit pouvant par accident ou inattention être cependant violé par le père, la famille a encore la ressource de puiser dans tout un arsenal de plantes médicinales spécialement prévu à cet usage.

LES MALADIES ET LEURS REMÈDES

Si l'on se réfère à ce qui précède, la pharmacopée wayāpi se trouvera donc tout naturellement divisée en deux domaines :

— les plantes qui servent à soigner les symptômes dus aux attaques simplement malveillantes des esprits (128 plantes servant à préparer 133 remèdes) ;

— les plantes qui servent à annuler les effets d'une transgression d'interdit (22 plantes).

1. Les maladies dues aux attaques simplement malveillantes des esprits.

Nous donnerons pour chacune d'elles dans un tableau une traduction littérale en français, ce qu'elles recouvrent dans la terminologie occidentale, leur fréquences, le nombre de remèdes dont disposent pour chacune d'elles les Wayāpi, enfin, le crédit relatif de ces derniers face à la pharmacopée européenne introduite.

Il apparaît tout d'abord de ce qui précède une caractéristique aisément soupçonnable, à savoir que les Wayāpi ne distinguent pas maladie de symptôme, attitude probablement commune à toutes les médecines populaires. Dans la mesure où l'origine de nombreuses maladies est peu perceptible, il ne peut en être autrement. Cependant l'association empirique des effets et des causes leur a permis sans aucun doute de mettre au point des remèdes, dans certains cas efficaces. À l'efficacité, cette pharmacopée joint un aspect généraliste puisqu'elle recouvre une liste d'affections aux termes assez imprécis pour soigner l'ensemble de ce qui menace un Wayāpi au cours de son existence. La mise en parallèle de ces termes avec les trois dernières colonnes du tableau permet au demeurant quelques commentaires visant à dégager une dynamique de cette phytothérapie :

— notons en premier lieu le faible nombre de remèdes liés aux maladies importées (*/kulu/*, « boutons », et en particulier, « rougeole » ou bien */amāʔɛ/*, « le mal », c'est-à-dire en particulier « la grippe »). On peut voir là un aveu d'impuissance devant des maladies dont le caractère épidémique spectaculaire effraie aujourd'hui encore les Wayāpi. Ils leur attribuent sciemment leur baisse démographique et considèrent que le seul moyen de lutter contre elles serait de se disperser. En dépit de la corrélation qu'ils font entre elles et les Occidentaux, ils pensent qu'elles sont, à l'instar des autres affections, une émanation des esprits. Il n'est pas étonnant que les remèdes importés aient largement recouvert, dans ce domaine, ceux des Wayāpi ;

— le caractère d'efficacité des remèdes européens, la rapidité de leur action curative, contribuent également à l'élimination d'autres remèdes indigènes pour ce qui est des affections à manifestations spectaculaires externes : hémorragies, chocs ou urgences diverses recouvertes par le terme wayāpi */kaneʔä/*. Dans ces trois cas, l'efficacité est non seulement perçue au niveau de la rapidité d'action mais aussi à

MALADIE	TRADUCTION	CORRESPONDANCE	FRÉQUENCE DE LA MALADIE	NOMBRE DES REMÈDES	EMPLOI DES REMÈDES
saai.....	mal d'œil	conjonctivites variées	épisodique	1	presque disparu
namiai.....	mal d'oreille	affections auriculaires variées	épisodique	3	emploi occasionnel
ākāngai.....	mal de tête	céphalées	fréquente	5	emploi occasionnel
tāyai.....	mal de dent	algies dentaires (caries, abcès)	fréquente	6	emploi fréquent
wē?ē.....	vomissement	lié aux parasitoses	rare	3	presque disparu
yū.....	épine	blessure liée aux épines	épisodique	1	emploi occasionnel
mīsisī.....	mycose	toutes mycoses y compris le muguet des enfants	épisodique	4	emploi fréquent
kayla.....	brûlure	brûlure	rare	2	emploi occasionnel
lulu.....	enflure	contusions (inflammation ou infection)	rare	6	presque disparu
kulu.....	bouton	maladies eruptives importées (rougeole surtout)	rare et épidémique	2	presque disparu
kalasapa.....	abcès	furoncles et leishmaniose	épisodique	6	emploi occasionnel
tekaluai.....	urine douloureuse	cystites, urétrites, mycoses vaginales, mais pas de maladies vénériennes	épisodique	4	emploi fréquent
tekalukay.....	urine brûlante		—	2	emploi fréquent
mōma?eai.....	poison	envenimation (serpent et surtout insectes)	très fréquente	6	emploi occasionnel
tuwi.....	sang	hémorragies	rare	4	presque disparu
a?a.....	chute	hémorragies internes dues aux chutes	rare	1	emploi fréquent
nikasi.....	faiblesse	anémies d'origines variées (paludisme)	rare, car alimentation riche	2	presque disparu
kane?ū.....	essoufflement	recouvre toute respiration haletante de la bronchite au rôle	épisodique	4	emploi fréquent
posi?ai.....	mal de poitrine	douleurs du foie, de la rate, du cœur, de l'estomac	épisodique	6	emploi occasionnel
ewa?i.....	vers	vers intestinaux et <i>Larvae migrans</i>	très fréquente	4	emploi fréquent
tewikai.....	diarrhée	parasitoses, diarrhées bactériennes	très fréquente	9	emploi fréquent, en recul depuis peu
teposiwi.....	excréments liquides	dysenteries sanglantes	épisodique	4	emploi occasionnel
kala?i.....	fièvre	origines diverses, principalement paludisme	très fréquente	41	emploi fréquent de certains remèdes
aimā?ē.....	le mal	affections bronchopulmonaires variées	épisodique	3	presque disparu
uu.....	toux	toux associée aux affections pulmonaires	épisodique	3	emploi occasionnel
man?man?.....	folie	groupe tous les désordres mentaux	rare	1	emploi occasionnel

celui de la nature des traitements : les hémostatiques associés au mercurochrome sont rouges, couleur traditionnellement protectrice contre les forces maléfiques; les pommades anti-inflammatoires sentent souvent l'amande, ressemblant par là-même à plusieurs remèdes indigènes; les médicaments d'urgence sont le plus souvent injectés, technique noble comparée à la thérapeutique du chamane. On voit ici se dégager une symbiose entre la médecine européenne et la représentation traditionnelle de la médecine et des remèdes;

— l'odeur ou le goût sont en sens inverse à l'origine du maintien de plusieurs médicaments, en particulier de la plupart des nombreux fébrifuges ou des remèdes anti-diarrhéiques. Beaucoup des plantes utilisées pour ces affections ont des parfums très forts ou des goûts amers. La majeure partie d'entre elles sont encore largement utilisées parallèlement aux médicaments européens;

— dans certains cas, les remèdes wayāpi restent de première utilité et des doutes sont émis quant à l'efficacité de leurs correspondants importés. Il en est ainsi pour les analgésiques dentaires (*/iāyāi pōā/*), les sèves contre le muguet des enfants (*/mīsīšī pōā/*) ou les décoctions contre les affections urinaires (*/tekaluai pōā/*);

— l'importance de certains médicaments européens tels les sérums anti-venimeux et les déparasitants intestinaux est toute récente. Les derniers surtout ne furent adoptés qu'après des preuves éclatantes d'efficacité. Même dans de tels cas, les Wayāpi gardent souvent une attitude réservée, persistant par exemple à utiliser des plantes réputées pour leur action prophylactique contre les morsures de serpent;

— soulignons enfin qu'il existe plusieurs maladies pour lesquelles les Wayāpi ne nous ont pas donné de remèdes : les rhumatismes (*/uwuñāi/*), la constipation (*/pōsiātā/*) et une éruption cutanée non observée, (*/kawalu/*), correspondant peut-être à la variole. Les deux dernières sont très rares; quant à la première, il semble qu'elle soit sans remède parce que considérée comme une conséquence normale de la vieillesse.

Nous voyons que nous sommes loin d'une acculturation brutale, dans la mesure où les choix sont sélectifs et se fondent sur l'expérience de l'ensemble des Wayāpi, tout en restant conformes à la conception traditionnelle de la maladie et de la médecine. Si nombre d'utilisations sont en voie d'abandon, ou plutôt de mise en sommeil (les Wayāpi ayant déjà expérimenté dans le passé l'irrégularité de l'assistance européenne) la majeure partie de la population semble posséder une bonne connaissance des plantes médicinales. Il est d'ailleurs difficile de préjuger de l'utilisation réelle des remèdes wayāpi, dans la mesure

où leur usage domestique discret contrarie quelque peu les observations. Cette santé relative de la phytothérapie est confirmée par le fait qu'il n'existe aucune hiérarchisation entre cette dernière et la médecine européenne. En revanche, il en existe une entre le chamane (*/paye/*), et le médecin européen, les hésitations bien compréhensibles de ce dernier étant interprétées comme un aveu d'impuissance.

2. Les maladies dues à l'action vengeresse des esprits

Nous avons vu plus haut les causes profondes de ces maladies. À travers un réseau serré d'interdits de chasse et de pêche liés à la naissance d'un enfant, il semble que seuls les animaux jugés les plus dangereux aient reçu un contrepois végétal. Les caractéristiques principales de ces plantes nous renvoient d'ailleurs elles aussi plus aux causalités du mal qu'à des maladies bien définies.

— la presque totalité d'entre elles soigne l'enfant, membre à la fois fragile et valorisé de la société wayāpi;

— elles recoupent toutes les aptitudes des plantes précédemment évoquées, puisque chacune d'elles est caractérisée par son association avec un animal et non par ses vertus curatives face à une maladie spécifique. Il est d'ailleurs clair que les symptômes deviennent en l'occurrence d'un intérêt secondaire, la cause du mal étant ici connue : la violation d'un interdit;

— toutes, sauf quatre, sont liées à une espèce animale précise dont le nom apparaît dans le composé qui la désigne : on aura ainsi */uluwukāsī/*, « le muse du vautour » (*Cyphomandra sp.*) corrigeant la violation d'un interdit de chasse sur le vautour, c'est-à-dire soignant ou prévenant toute maladie qui frapperait l'enfant du chasseur dans un délai proche.

En visant l'esprit possédant l'animal, ces plantes, à la différence de celles étudiées plus haut, s'attaquent vraiment à la cause du mal. Par cette capacité d'aller au fond des choses et de résumer en un remède les propriétés de plusieurs autres, il semble que l'on puisse affirmer qu'il s'agit là à la fois de la quintessence de la phytothérapie et d'une transition vers les techniques plus proprement chamanistiques. Cette notion de quintessence est encore soulignée par l'usage d'une plante supplémentaire, */yañilapōā/* (*Curculigo scorzinerifolia*), qui traite, comme son nom l'indique d'ailleurs, toutes les affections infantiles, quel que soit l'interdit violé.

Trois remèdes, enfin, réservés aux femmes, marquent une transition entre les deux types de plantes médicinales. Du premier, ils tiennent les spécialisations par symptôme : l'un rend fertile, l'autre atténue

les règles abondantes, le troisième favorise les accouchements difficiles (1). Par la causalité du mal (les accidents évoqués sont liés à la violation d'un interdit par le mari) et par la sphère d'application (conception et naissance) ils se rattachent au deuxième type. Ces facteurs essentiels pour les Wayāpi nous semblent aussi suffisamment pré-éminents pour rattacher les médicaments féminins à cette dernière catégorie.

LA MÉDECINE WAYĀPI EST-ELLE UNIQUEMENT UNE PHYTOTHÉRAPIE ?

Pour être objectifs, nous signalerons ici les diverses données se référant à d'autres pratiques curatives, mais nous pouvons résolument affirmer qu'elles sont actuellement peu significatives au niveau de la conception du mal et de ses remèdes. Le caractère dispersé et varié de ces données milite apparemment dans ce sens :

— l'utilisation des vapeurs d'eau chaude (eau versée sur une pierre chauffée à blanc) pour « casser la fièvre » (*/kalaï o-sala/*) du malade couché dans son hamac est sans doute une prolongation d'un mode d'utilisation des plantes médicinales (voir *infra*).

— les produits animaux sont, pour les raisons déjà évoquées, d'utilisation presque nulle. Nous n'avons relevé que le pollen jaune fixé sur les pattes du bupreste géant */muā/* (*Euchroma gigantea*) considéré comme une sécrétion de l'animal, et les têtes de certaines fourmis de la famille des Attinés (*/taoti'āy/* et */sālāwē/*) utilisées pour faire des points de suture après morsure des bords de la plaie par l'animal vivant. Bien que le rôle de vaccination joué par les applications de fourmis venimeuses enserrées dans des vanneries ait été souvent avancé, il convient de souligner sans contester cette éventualité, que seul le rôle rituel et psychologique de ces épreuves est retenu par les Wayāpi;

— les pratiques chirurgicales sont actuellement très réduites, et il en fut probablement de même dans le passé. Plusieurs informateurs nous ont cependant signalé l'usage ancien d'attelles pour réduire les fractures que la grande aisance avec laquelle les Wayāpi se meuvent dans leur milieu rend d'ailleurs fort rares.

En revanche l'extraction de deux parasites de la peau, la puce-chique, */tū/* (*Tunga penetrans*, Tungidés) et le ver-macaque, */uu/* (*Dermatobia hominis*,

Cuterebridés), est courante. La deuxième espèce, en particulier, développe dans le derme des larves atteignant deux centimètres et ménage un minuscule trou d'aération au travers de l'épiderme. Les Wayāpi asphyxient l'animal en obstruant ce trou avec du goudron de nicotine, puis, après avoir palpé l'enflure pour déterminer si la larve a lâché prise, ils la font jaillir par pression.

ORIGINE, PRÉPARATION ET UTILISATION DES PLANTES MÉDICINALES

Les plantes médicinales utilisées par les Wayāpi proviennent de tous les biotopes et de tous les types biologiques végétaux existant dans leur territoire; elles le sont cependant dans des proportions variées.

En effet, si, sur les 150 plantes que nous connaissons, 55 proviennent de la forêt primaire, 53 (dont 15 domestiques ou cultivées) (2) sont récoltées dans des milieux ouverts (abattis, village, forêt secondaire récente, rive des grands cours d'eau) et 42 croissent dans les deux zones, ce qui permet, de fait, une obtention aisée dans les zones ouvertes, celles les plus proches de l'homme. Insistons cependant sur le fait que les plantes de forêt primaire sont sensiblement plus nombreuses chez les Wayāpi que chez les autres populations de Guyane.

Les formes végétales utilisées, en laissant une place essentielle à celles de dimensions modestes focalisent les choix sur la facilité de la récolte : ainsi, nous avons 31 arbustes et petits arbres, 14 plantes volubiles, 15 épiphytes, parasites et champignons, et 36 herbes, soit 96 petites plantes, contre 33 arbres et 21 grandes lianes ligneuses.

Milieux ouverts, c'est-à-dire milieux neutres, hors du domaine des esprits et proches des zones habitées, ainsi que facilité de récolte sont à mettre en corrélation avec la domination de la phytothérapie par les femmes wayāpi. Cette même proximité, liée à la pérennité des plantes rend inutile tout stockage : récolte, préparation et utilisation pourront se faire dans la journée. Aucune conservation au-delà de 24 heures, ou de préparation à base de dessiccation ou de macération dans l'huile ou l'alcool (cette dernière étant majoritaire chez les Créoles guyanais) n'a été observée.

Les parties utilisées portent sur la totalité des organes des plantes avec une dominante de l'écorce de tige et de la sève (54 remèdes). Viennent ensuite les feuilles (44), les racines ou leur écorce (10), enfin

(1) L'enfantement étant très valorisé dans la société wayāpi, l'avortement est de fait non seulement réprouvé mais encore très peu pratiqué.

(2) Notons qu'il n'existe que cinq plantes introduites dans la pharmacopée wayāpi : le citronnier, l'oranger, un gingembre (*Zingiber zerumbeth*), l'ambrette (*Hibiscus abelmoschus*) et le pignon d'Inde (*Jatropha curcas*). Quant au cotonnier, il a acquis récemment un statut de plante médicinale d'origine néobriésillienne.

les fruits, graines ou fleurs (8). Les petites plantes épiphytes et les plantes herbacées sont souvent utilisées soit entières soit pour leurs parties aériennes seulement (34).

Les préparations peuvent être considérées comme peu variées et surtout comme peu complexes. L'infusion est inconnue, seules sont utilisées la décoction et la macération. La durée de préparation des décoctions est assez courte (15 à 20 minutes) mais elles sont souvent mises à tiédir pendant toute la durée du traitement. Les macérations sont plus longues (quelques heures). Les Wayāpi pallient empiriquement la faible concentration de principe actif (1) par une grande quantité de produit brut; enfin, ils ne dosent ni ne composent leurs médications.

Les autres plantes se répartissent en plusieurs préparations numériquement moins importantes :

— deux plantes sont utilisées sous forme de charbon de bois à croquer;

— plusieurs plantes ont leurs feuilles ramollies par passage rapide au-dessus d'une flamme (*ya-ope-pe tata pepe*), ce procédé faisant sortir la sève; les plantes utilisées de cette manière ont toutes des feuilles épaisses;

— quelques plantes odoriférantes sont utilisées par combustion lente sur des braises;

— enfin, une trentaine sont utilisées brutes : fruits à manger, écorces grattées dont on fait sortir la sève, fleurs pressées, feuilles froissées, graines écrasées.

Enfin, les modes d'application, comme les préparations, sont restreints et se résument comme suit :

— *usage interne*: il est limité à l'absorption buccale de liquides ou de rares solides;

— *usage externe*: il est peu diversifié; bains de bouche; bains ou lavages du corps ou de la partie malade; nuages de vapeur ou de fumée (le plus souvent odoriférante) sous le hamac du malade; application sur la partie douloureuse de feuilles, écorces ou sèves.

Conclusion

S'il est très délicat de porter actuellement un jugement sur l'efficacité curative de la médecine wayāpi, il est peu douteux qu'elle donne, dans certains cas, des résultats thérapeutiques satisfaisants.

Plus importants sont, à notre sens, son rôle psychologique et son maintien comme lien étroit avec la nature qui fait d'elle une force médiatrice entre les hommes et l'invisible. De plus, ce rôle culturel essentiel est à la base de l'équilibre qui s'est créé entre médecine occidentale et médecine wayāpi; cet équilibre est un des rares exemples où notre monde a su, à travers la personnalité de certains médecins de secteur, allier respect et compréhension du monde amérindien à une intervention discrète mais ferme et circonstanciée.

Manuscrit reçu au Service des Éditions de l'O.R.S.T.O.M., le 23 octobre 1982.

BIBLIOGRAPHIE

- BUTT (A. J.), 1961-62. — « Symbolism and ritual among the Akawaio of British Guiana ». *Nieuwe West Indische Gids*. Vol. 41. S. Gravenhage Martinus Nijhoff Ed. : 141-161.
- CLASTRES (P.), 1974. — *Le grand parler. Mythes et chants sacrés des indiens Guarani*. Éditions du Seuil, Paris, 186 p.
- DE GOEJE (C. H.), 1943. — « Initiation and myths of the Indians of Guiana and adjacent countries ». *Internationales Archives für Ethnographie*. Vol. 44. Leyden, 159 p.
- GRELAND (Françoise), 1979. — *Dictionnaire Wayāpi-Français et lexique Français-Wayāpi*. Thèse de 3^e cycle, à paraître aux éditions S.E.L.A.F., Paris, 900 p.
- GRELAND (Pierre), 1979. — *Introduction à l'étude de l'univers wayāpi*. Langues et Civilisations à Tradition orale, 40, S.E.L.A.F., Paris, 435 p.
- GRELAND (P.), 1982. — *Ainsi parlaient nos ancêtres. Essai d'ethnohistoire « Wayāpi »*. Travaux et documents de l'O.R.S.T.O.M., n° 148, Paris, 408 p.
- HURAU (J.), 1968. — *Les indiens Wayana de la Guyane Française: structure sociale et coutume familiale*. Mémoires O.R.S.T.O.M., n° 3 Paris, xvi-152 p.
- HUXLEY (F.), 1960. — *Aimables sauvages*. Plon, Paris, 266 p.
- ROTH (W. E.), 1924. — An introductory study of the Arts, crafts and customs of the Guiana Indians. 38th annual report of the Bureau of American ethnology (1916-17), Washington D.C.

(1) Il semble que : a) les racines, peu utilisées, soient les zones de concentration de produits actifs; b) la décoction les élimine beaucoup plus que l'infusion (H. JACQUEMIN, com. pers.).